

La semaine précédant la venue de l'écrivain public, un homme a vidé le chargeur de son fusil sur la terrasse d'un café, laissant mort sur le trottoir un jeune homme de 17 ans. Était-ce bien le moment de venir demander aux habitants de Grande Synthe quelle histoire on pourrait imaginer dans leur ville ?

TANT PIS POUR LA MAISON DU PENDU

« De toutes les manières de se taire, le bavardage est la plus lâche »

Alain Gerber.

Le camion de déménagement entra dans la ville par le boulevard des Flandres, hésita au carrefour Saint-Jacques, piqua sur l'Albeck et s'immobilisa dans l'avenue de Petite-Synthe. C'était un grand camion rouge avec un cheval noir au galop peint de chaque côté. Une voiture d'un modèle ancien, immatriculée dans le 62 lui ouvrait le chemin. A son passage, les jeunes qui discutaient au bas des barres suivirent distraitemment le convoi du regard et quelques rideaux bougèrent aux fenêtres des maisons. Un camion de déménagement, ça faisait un bail qu'on en n'avait pas vu dans le quartier. Une camionnette, oui, de temps en temps, de chez Ada ou Axeco, quand une famille passait par petit bout d'un appartement à un autre, mais un

vrai camion, ça faisait longtemps. Les anciens, dans un réflexe, interrogèrent la fumée des usines que le vent mélangeait aux nuages de la mer. Et si la Sollac se remettait à embaucher ? Et si le temps de la ville champignon était de retour, le temps des blocs bleus et des tours alphabétiques, G 1, G 2, G 3, L 5, I 2... Le temps des commencements qui avait vu débarquer chaque matin son lot de nouveaux, ceux du Sud et ceux du Nord, ceux de l'Est et ceux d'ailleurs. Les peaux claires et les peaux sombres posaient alors leurs valises côte à côte au bord de la boue des chantiers, levaient le nez au ciel et respirait l'air marin qui sentait le travail et la paye. Ils souriaient à marée haute. L'avenir était pour demain. Mais ce temps-là, chacun le savait, était révolu. Les jeunes des tours reprirent en boucle leurs conversations jamais achevées et les rideaux retombèrent sur les souvenirs des maisons.

Un couple descendit de la voiture, un couple avec deux enfants, un bébé et un garçon d'une douzaine d'années. Laissant son père et sa mère guider les déménageurs, le garçon traversa la maison sans s'attarder ni au salon ni à sa chambre. Derrière, la cuisine ouvrait sur un vrai morceau de encadré de tours, une parcelle de terre grande comme un champ que limitait à sa gauche une serre fatiguée qui n'attendait qu'un coup de jet et quelques carreaux neufs pour reprendre du service. Le gamin respira, soulagé. Quand on filait dans le flux rapide des rocades et des voies expresses entre les zones industrielles, et plus encore quand la voiture avait pénétré entre les immeubles, il avait douté de la parole de son père. Comme les autres, à son tour, Papa allait quitter la terre pour l'usine ou le bureau. Albert, c'était le nom du gamin, aimait les champs

comme d'autres à son âge aiment l'asphalte et les pistes de skate. Il se mit à genoux, prit un peu de terre dans sa main et la roula dans sa paume pour en apprécier le grain et la texture. Elle était légère comme le sable, fine et noire.

— Tu vois, je ne t'avais pas menti, fit la voix de son père dans son dos. Maraîcher j'étais, maraîcher je reste. Là-bas, ton oncle continuera comme avant et nous, ici, on va faire du neuf. Du pissenlit blanc, je te montrerai Les vieux adoraient cela en salade avec un morceau de lard

On était en juin. L'été ne fut pas trop long pour restaurer la serre, remettre le matériel de culture en état et lancer les premiers semis. Souvent, en fin d'après midi monsieur Vanganaert passait rendre une petite visite. Il avait exploité les terres de l'avenue de Petite Synthe pendant quelques années à la suite de son père et du père de son père jusqu'à ce que des problèmes de santé ne le contraignent à passer la main. Il avait eu bien de la difficulté à trouver repeneur et ne cachait pas sa joie de voir son « jardin » aujourd'hui reprendre vie. De temps en temps, les parents le retenaient à dîner et le père Vanganaert déroulait ses souvenirs de paysan dans la ville. Il parlait de choux et de pétrole, de carottes et de minerais, de radis et d'acier, d'engrais aux phosphates et de gaz soufrés, de telle sorte qu'Albert qui l'écoutait un peu distraitement, se demandait toujours quand il parlait des champs et quand il parlait de la ville.

— Ils ont labouré les salines pour y mettre leurs silos puis ils ont semé des blocs bleus au village pour loger les gars, disait le vieux. Après, ils se sont aperçus que les gars avaient des gosses alors ils ont fait venir des baraques pour y faire l'école. Et comme ça

ne poussait pas comme ils voulaient, ils ont coupé les blocs pour planter des tours, puis arraché les tours pour les mettre de rang. Et tout ça a monté comme du chiendent à grand coup d'engrais de la Sollac et on s'étonne ensuite que la mauvaise graine s'y soit mis. Je vous le dis, moi, c'est une ville qui boite parce qu'on ne lui a pas laissé le temps de pousser à son rythme. Les pissenlits et les chicons, on peut bien les forcer, mais les villes et les gens, c'est comme les arbres, faut leur laisser leur temps.

Et il hochait gravement la tête.

Albert, lui, ne voyait pas en quoi en ville boitait, comme disait le père Vanganaert. Il avait mis à profit le temps qu'il ne consacrait pas à aider son père pour explorer son nouveau monde et appréciait en connaisseur les efforts des jardiniers municipaux pour conserver la campagne à la ville. Du Parc du Moulin au lac de Courghain, du jardin public au Puythouk au-delà de la ceinture boisée, à chaque carrefour, à chaque rond-point, ce n'étaient que haies parfaites aux essences savamment associées, massifs colorés aux fleurs toujours épanouies - à peine fanées, déjà changées - et pelouses irréprochables. Il croisa des pêcheurs au Moulin, des couples sur les bancs et, quand le soleil était de la partie, des anciens à petits pas dans les allées. Chaque Jeudi, la grande avenue de l'Europe à Saint Jacques s'abandonnait aux odeurs d'herbes du Sud et de viande grillée. Elle était envahie l'espace de trois ou quatre heures par un monde de voiles de tissus et de sonorités dont on soupçonnait à peine la présence dans la ville le reste de la semaine. Albert découvrit des plantes et des visages qu'il n'avait jamais

connu, mais nulle trace de la mauvaise graine que déplorait le vieux maraîcher en hochant la tête.

Ce n'est qu'un dimanche matin après le 15 août, lorsqu'il ramassa les trois pierres qui avaient cassé en trois endroits les carreaux neufs de la serre, qu'Albert commença à penser que la mauvaise graine dont parlait monsieur Vanganaert n'était pas de celles qui poussent en terre. Il devait s'agir d'une variété à béton.

— Bande de petits cons, marmonna le père en ramassant les débris de verre. Ils n'ont rien trouvé d'autre pour s'amuser.

Les carreaux furent changés, recassés quelques temps plus tard, rechangés et recassés encore...

Albert vit la transformation qui s'opérait chez son père et sentit diminuer en lui la belle confiance qui avait accompagné le début de l'été. Il commença à regarder le monde d'un œil différent, un œil méfiant ou bientôt s'insinua la peur. Qui pouvaient être les « Ils » qui prenaient plaisir à jeter des pierres sur la serre ? Tout le monde, n'importe qui. « Les arabes » disait le vieux. Et il ajoutait « pas tous mais... » comme pour s'excuser. « Les jeunes », disait le père. « Les grands », pensait Albert. Petit à petit, insidieusement, sa démarche se fit plus raide quand il passait devant les petits groupes en faction aux pieds des barres et des tours. Il pressait le pas, le regard vissé au sol, comme s'il avait craint qu'on lui jetât une pierre à lui. Dans les jardins où il aimait à se promener, il évita d'instinct les allées d'où venaient des rires ou des voix de jeunes. Sait-on jamais. Il contourna certains quartiers, et sa mère qui l'avait toujours laissé très libre de ses

mouvements exigea qu'il l'informe maintenant de ses destinations dans la ville. Et comme la peur se nourrit d'elle-même, il finit petit à petit par renoncer à sortir de chez lui s'il n'y était pas contraint. Au tout début septembre, il demeurait de longs après-midi assis devant le poste de télévision. Quand il refusa d'accompagner sa mère au marché du jeudi, où il allait pourtant naguère avec plaisir, elle pensa que son petit grandissait. Elle avait lu qu'en approchant l'adolescence les enfants avaient tendance à se renfermer sur eux-même. Ça passerait.

— Il est temps que la rentrée arrive, dit-elle. Au collège, tu te feras des copains.

Le collège ! Albert en paniquait d'avance. Il entra en sixième à Jean Moulin que les grands appelaient Alcatraz parce qu'il était entouré d'eau comme la célèbre prison américaine. Un cauchemar. Sûr qu'ils étaient tous là, les « Ils » qui jetaient des pierres sur la serre de son père. Sûr qu'ils l'avaient repéré, le petit Albert, le fils à son papa, et qu'ils n'allaient pas lui faire de cadeau. Contrairement à ses camarades qui avaient tous un frère ou un copain qui avait un frère dans une classe de grands, Albert ne pouvait compter sur aucune aide d'aucune sorte. Sauf à mendier la protection d'un pion ou d'un prof. La honte et l'assurance de ne jamais se faire un ami ! Enfin, pour parachever le tableau des horreurs, la première fois qu'il osa prendre la parole pour répondre à la question d'un professeur de « science de la vie et de la terre », matière où il était imbattable, toute la classe partit d'un fou rire à deux doigts de l'émeute parce qu'il avait dit « watergand » avec une impeccable prononciation flamande. Son accent du pays moqué dans son pays, Albert s'enferma dans le silence. « Si tu veux entrer dans la bande,

disaient les caïds qui se revendiquaient de la racaille comme on s'invente un titre de noblesse, il faut que tu ailles une nuit, à minuit, seul, dans la Maison du Pendu. Le gamin qui avait décidé de ne plus faire entendre le son de sa voix dans le collège ferma aussi ses oreilles aux mots du dehors. Il se mura dans le silence qui est une serre chaude où prospère la sale petite graine de la peur, peur de tout, peur de rien, peur de l'autre, peur du monde. Albert était devenu sourd et muet, une boule de solitude nouée dans le silence.

Y-a-t-il un psychologue dans l'assistance ? S.O.S. Samu bavard. Les mots pour le dire. Posez votre question, notre invité va vous répondre...

Et voilà que dans son silence de gosse, Albert entraîne l'écrivain. L'histoire vire à l'aigre. Un doute soudain, un doute énorme : et si toutes ces pages n'étaient que du sable, des mots pour rien, bavardage, bruits de bouche pour cacher le silence, le grand silence dans lequel s'étiolent les haies savantes, les pelouses impeccables, et les massifs de fleurs.

Le silence est malin. Il sait à quel point les hommes le craignent, à quel point ils en ont peur quand il se fait si profond qu'ils entendent battre leur cœur au fond de leur cerveau. Pour se cacher, il a inventé la radio, la télé et les écrivains bavards. Il a inventé les histoires qui parlent d'autres choses. Parce qu'il vaut mieux toujours parler d'autre chose, n'est-ce pas ? de la Maison du Pendu, par exemple, pour jouer à se faire peur, pour se rassurer à bon compte à coup de fantômes et de citrouilles en plastique

Ce sont les enfants de sixième du collège Jules Verne qui m'ont soufflé l'histoire d'Albert, étranger dans son pays, maraîchers dans les usines et affolé par la violence banale des grands. C'était, me semblait-il, une bonne idée, riche de développement possible, et je m'y suis engouffré. Elle s'est refermée sur moi comme un piège, comme toujours se referment les pièges quand on doit choisir son camp avant d'avoir balisé le terrain. C'était pourtant facile !

Pour être accepté dans la bande, notre héros doit se rendre à minuit dans la Maison du Pendu. Du pain béni pour un pisseur de copie, la Maison du Pendu ! Je pourrais vous tartiner deux pages de genre, cousues main à l'ancienne. La façade de briques jaunes dressée « in the middle of nowhere » sur les dunes de vrai sable et de faux galets de béton, les serpents de fer des restes de blockhaus entre les joncs, la nature qui reprend ses droits, la mémoire qui n'abandonne pas, les plis des dunes comme les rides du pays, métaphore politiquement correcte. La mémoire, racine de l'avenir ! et toute cette salade de poncifs consensuels et efficaces dont je n'ai jamais craint d'user et d'abuser depuis que je voyage de ville en ville avec l'idée de créer des histoires qui rassemblent.

Je vous aurais dit les billes d'écume blanche à l'assaut de la digue du Breck, la patience des bassins et « les yeux horribles des pontons », pastiche à deux sous du petit père Rimbaud, comme un clin d'œil aux profs et aux bibliothécaires. Le vent asservi aux pales des éoliennes pour plaire aux anarchistes, le vent vert antinucléaire pour plaire aux écolos, le vent gratuit des énergies de demain pour les amants du CAC

40. Il y en aurait eu pour tout le monde, sans oublier les jeunes pour qui j'aurais aligné
en vagues vaguement rap les digues et les torchères

de fer les cheminées qui guident
en chemin les fumées
chicorées, SO₂, poumons empoisonnés,

Sevezo c'est Zéro,

la pollution nocturne éjaculat Total

affiné à Fina affilié chez Elf,

help ! Help !

Tonton Tonton, Tonton pourquoi tu tousses ?

Tous toussent, tous nous détroussent.

A tire d'aile se tire ta tire

Oïde

s'étire ta thyroïde ovoïde

s'étiole ta fiole

t'es seul à la Sollac à la Sollac

seul mec, c'est le hic man, le hic de la sole ac !

Je peux faire jeune aussi, mixed démago, caillera et prof de fac....

Et quoi au bout de mon histoire ? Albert, vainqueur de l'épreuve imposée entre
dans la bande. Il est admis dans la racaille. Terrorisé hier il sera demain terreur et c'est
reparti pour un tour ! Et notre monde crève de cette psychologie à la petite semaine qui

fait son audimat avec le violé devenu violeur et l'assassin victime de son enfance. Alors, pour faire bonne mesure, dans un dernier paragraphe, je vous aurais raconté comment le gamin fait visiter la serre de son père à ses nouveaux copains; et les braves gosses qui jurent la main sur le cœur de ne plus jamais balancer de cailloux contre les carreaux neufs. Ça aurait été beau comme « l'Institut. » à la télé. Je n'y aurais pas cru une minute et vous non plus, mais ensemble, nous aurions fait semblant d'y croire. C'est ça, la fiction, faire semblant de croire à la même chose au même moment avec le silence pour complice. Le silence comme une bulle inflammable, d'essence un soir dans une voiture sur un parking.

Les petits CM2 de Pierre et Marie Curie m'avaient suggéré de raconter l'histoire d'une grosse dame. Une fable. Il était une fois une énorme dame très méchante qui crachait de la fumée rose par les oreilles et faisait abattre les arbres du Puythouk pour se frayer un chemin. J'aurais pu essayer. On aurait reconnu Usinor, Sollac, Fina, Air Liquide et toutes les autres dames fumantes qui ont le dos assez large pour porter la responsabilité de tout, la tête assez grosse pour les plus énormes chapeaux. Au commencement, Grosse Dame sépara les eaux de la mer et les eaux du bassin. Elle vit que cela était bon. Il y eut une digue, il y eut du béton. Premier jour de Grande Synthèse. Grosse dame dit que les poissons pullulent dans la mer et que les pétroliers se multiplient dans les bassins. Elle ordonna aux ouvriers de venir d'au-delà des mers pour s'entasser dans les blocs. Grosse Dame vit que les travailleurs travaillaient sous la fumée et cela était bon. Il y eut une paye, il y eut une retraite...Deuxième jour.

Sollac ô akbar ! Que ta volonté soit faite ! Vivent les fables qui nous mènent. Nous sommes si peu de choses que nous ne pouvons être responsables de ce monde qui tangue et dérive. Coupables, le cas échéant, mais pas responsables. J'aurais parlé de la grosse dame qui a créé le monde de la mer à l'autoroute et nous aurions fait semblant de confondre la peur du feu et du gaz avec la peur de l'autre. J'aurais été habile. Chacun dans mon histoire aurait trouvé de quoi manger à son goût. Ceux qui prétendent que l'usine fait vivre la ville, et ceux qui affirment qu'elle l'asphyxie. Les vilains qui voient la richesse dans les nuages de fumée rose et de la pollution dans les peaux brunes au chômage, et les gentils qui voient le contraire. Tout le monde aurait été content, ou aurait feint de l'être. Et sous mon bavardage, le silence aurait gagné, le silence comme une bulle qu'un coup de fusil, au petit malheur la malchance, finit un jours par éclater.

Désolé les enfants, nos bonnes idées n'étaient que fausses bonnes idées pour rassurer les parents. Des pièges. Les pièges dans lequel nous tombons tous quand on nous somme de choisir notre camp. De quel côté es-tu ? Du côté des lèches-culs ou du côté des cancre ? Du côté des braves gens ou du côté des jeunes ? Du côté des arabes ou du côté des tueurs ? Choisis ton camp ! Mais qui trace le terrain ? On voudrait nous faire jouer un match arbitré par un aveugle qui ne voit pas que ceux qui prennent les balles dans la tête sont dans le même camp que ceux qui prennent des pavés dans leurs fenêtres ou des injures sur leur palier, même s'ils ne meurent pas tous dans la même catégorie. On nous propose un match truqué mené par un pervers qui

refuse de voir que ceux qui tirent sur tout ce qui bouge, avec un flingue, avec un chien, avec des mots, sont dans le même camp, même si tous ne cognent pas tous en première division.

Je mesure en l'écrivant l'effrayante banalité de mon propos. Tant pis, j'enfonce le clou. Il faut encore raconter l'histoire de la vache, du chat et de l'oiseau. C'est une fable si ancienne et si vraie que les paysans la tiennent de la terre, les juifs des rabbins et les africains des sages. Un petit oiseau vivait heureux, se nourrissant des vers qu'il trouvait dans les bouses d'une vache. Un jour qu'il a très faim, il se présente à table un peu tôt et, splatch ! la bouse lui tombe sur les plumes. Cui ! Cui ! piaille l'oiseau affolé. Un chat l'entend, approche, sort l'oiseau de la bouse.... Et le croque. Première moralité : quand quelqu'un vous met dans la merde, ce n'est pas nécessairement un ennemi. Deuxième moralité : quand quelqu'un vous sort de la merde, ce n'est nécessairement un ami. Troisième moralité : quand on est dans la merde, il vaut mieux ne pas le chanter sur les toits.

Quand donc comprendra-t-on au bas des tours qu'un flic qui me met dans la merde n'est pas toujours un ennemi et qu'un dealer qui m'en sort n'est que rarement un ami ...

Alors voilà, pensez-vous, ce type se dit écrivain, passe une semaine dans notre ville, se promène, cause, écoute, note et, à la place de l'histoire qu'il nous avait promise, il nous sert un sermon. C'est vrai. Je n'ai pas rendu compte

assez des fous-rires des unes, des passions des autres et de l'espoir de tous de trouver dans mon histoire un miroir où vous auriez eu du plaisir et de la joie à vous retrouver. Vous me l'aviez pourtant bien demandé : Ne nous faites pas quelque chose de triste... J'ai tenté. J'ai peur d'avoir échoué. Je n'ai pas su ajouter mon massif de fleurs à vos quatre marguerites. Il est des temps où les fleurs font penser aux cimetières.

Ce n'est qu'au moment de boucler ce texte que j'entrevois ce qu'il aurait peut-être fallu raconter.

— Ce matin-là, m'a dit un homme - et il parlait du matin de la mort de Mohamed - ce matin-là, j'ai traversé Grande Synthe en voiture. J'ai un « quatre-quatre »

J'ai vu la peur et la surprise au fond de ses yeux, une drôle de peur qui durait encore parce qu'elle était faite de questions sans réponses. Le lendemain, à l'Espace Jeune, j'ai retrouvé la même trouille panique dans les yeux des jeunes de l'Albeck quand j'ai prononcé comme un nom commun le nom de l'assassin de Mohamed. Je n'ai plus le temps maintenant d'inventer dans une histoire comment l'homme au « quatre-quatre » et les jeunes de l'Albeck se sont aperçu un jour qu'ils avaient au fond des yeux la même panique d'un monde qui bascule. Plus le temps d'inventer comment ils ont compris que cette peur commune les range évidemment dans le même camp. Plus le temps de composer une fiction contre le silence. Juste de temps de croire possible demain cette histoire de regards échangés.

©Dominique Lemaire.2002